

« Fenêtre sur confinement »

Quand la ville s'intériorise, quelle qualité urbaine et sociale s'invente ?

Francesca Ansaloni urbaniste indépendante, Italie
Emeline Bailly, urbaniste (CSTB)
Laetitia De Angelis ethnologue (Strat'Urbaines)
Bénédicte de Lataulade sociologue (Socio en Ville)
Lucie Melas sociologue (Résonance Urbaine)

La période de confinement « imposé » est sans précédent. L'injonction à rester chez soi questionne tant notre rapport à la ville qu'à notre logement. Elle renverse les rapports de proxémie (Hall, 1966)¹ en favorisant un surinvestissement du logement (éventuellement de l'immeuble et/ou îlot) et un désinvestissement de la ville. Notre hypothèse est que les nouveaux équilibres entre extériorité et intériorité engagent notre rapport à la ville et à l'habitat et redéfinissent nos règles spatiales liées à la vie intime, privée, collective et urbaine. Elle questionne "l'urbanité" des villes, en tant que qualité associée aux lieux et aux Hommes². Recomposerait-elle dès lors la citoyenneté (vie politique), la citadinité (vie urbaine), la civilité (vie sociale) ? Elle interroge aussi l'organisation de la vie domestique comme monde social (Gilbert, 2016). Créerait-elle un monde social à part, affranchi des mondes sociaux urbains qui l'entourent ? Peut on en tirer des enseignements pour la fabrique de la ville à venir ?

Comme d'autres chercheurs en sciences sociales et spatiales, dès le début du confinement, nous avons mis en place un dispositif de recherche sociologique et urbaine singulier pour observer cette période inédite. Nous avons privilégié une approche résolument qualitative, conduite en milieu urbain en France et en Italie³. Nous avons souhaité recueillir le vécu et l'appréhension individuelle du confinement à travers deux protocoles méthodologiques. Des entretiens semi directifs téléphoniques (onze personnes ont ainsi été interviewées chaque semaine). Parallèlement ont été recueillis une trentaine de journaux de bord personnels rédigés quotidiennement ou hebdomadairement. Au total, une quarantaine de personnes⁴ a pu être suivie pendant le temps du confinement et durant les deux semaines après (soit 10 semaines).

Nous avons analysé semaine après semaine, à l'occasion d'une réunion hebdomadaire du groupe de chercheurs, ce que le vécu du confinement engageait en termes de rapport à la ville et de réorganisation de la vie quotidienne entre contraintes personnelles, contraintes réglementaires, accommodations, peurs et projections. Le matériau recueilli est

1 Les êtres régulent leur rapport au monde à travers différentes bulles, distance, territoires qui assurent des fonctions adaptées à des contextes physiques et sociaux.

2 L'urbanitas désignait à l'origine une manière d'être en public (courtoisie, codes de la cour au XVIIème siècle) en opposition à la rusticité du paysan. L'urbanité liée à l'urbain est plus récente mais s'est imposée dans le champ de l'urbanisme. A présent, elle est une qualité des hommes (citadinité, civilité, citoyenneté) et urbaine (la capacité des espaces à générer ces qualités). Urbanité et qualité semble ainsi imbriquées et renvoyer à cet interface entre les hommes et les lieux (Bailly, 2016).

3 Modena, Paris, Marseille, Nantes, Grenoble, Lyon, Fontainebleau,...

4 Les personnes interviewées ont été mobilisées sur la base d'un appel à participation auprès de nos réseaux de voisinage et sociaux. Elles ne sont pas représentatives d'un panel prédéfini mais sont pour la plupart issues de classes moyennes urbaines. Elles présentent toutefois des caractéristiques d'âges (de 8 ans à 75 ans) et de structures familiales différentes (personnes seules, couple. Famille avec enfant). Elles renvoient à des types d'habitat variés (immeubles, tours, grands ensembles, maisons), d'occupation contrastée (locataires et propriétaires) avec des espaces extérieurs ou pas.

riche d'enseignements et questionne la fabrique de la ville, notamment les enjeux de la qualité des lieux et paysages et plus encore leur urbanité de proximité en lien à l'habitat vécu mais aussi à la métropole projetée.

1 – L'envers de l'urbanité : quand la ville se dilue dans l'habitat

L'urbanité des villes a été fortement remise en question dans ses fondements pendant cette période de confinement. La privation de la ville tant dans ses dimensions spatiales, temporelles, que sociales, opère une disjonction entre les lieux et les sphères de vies publiques ou collectives. Chacun a été amené à recomposer son rapport à la ville et plus particulièrement à ce qui fait ses qualités d'urbanité, en termes de citoyenneté, de civilité et de citoyenneté.

D'une citoyenneté culturelle à une citoyenneté plus sensible

Avec l'assignation à résidence et la « confiscation du dehors », le sentiment de perte de la ville s'impose dès le début du confinement. Les façades de rideaux des commerces fermées en rez-de-chaussée, les passants qui s'évitent à distance, souvent seuls, la privation de l'accès à la plus grande part de la ville ainsi qu'à ses aménités (espaces publics, parcs et toutes possibilités culturelles et de loisirs, ... favorisent l'imaginaire d'une « ville fantôme », voire de « fin du monde ». Cette obligation de rester à l'intérieur crée un sentiment de dilution (voire de disparition) de la vie urbaine et sociale. La ville ne devient plus qu'une image mentale, qui ne peut ni « faire lieu », ni créer un sentiment de citoyenneté.

Et pourtant, certains louent les qualités d'un cadre de vie transformé, empli de silence, d'air « pur » et d'absence de trafic routier qui font à cet instant de la ville, un havre de paix. Les désagréments quotidiens liés au bruit, à l'automobile, à la gestion des flux sont gommés au profit d'une espace nouveau. Nos premiers résultats révèlent, comme d'autres, chez les citoyens une aspiration très forte à une ville plus calme, plus verte, plus proche et en même temps offrant une multitude d'espaces de rencontre. En parallèle elle met en évidence la souffrance mentale, psychologique et sociale liée à l'absence d'interaction sociale. D'où une mise en tension entre un besoin de liens sociaux impliquant une certaine densité de population et un cadre de vie permettant un rapport à la nature indépendant du monde urbain. On redécouvre la qualité architecturale et paysagère, les lieux de nature, les vues du ciel, le chant des oiseaux... Quel nouvel espace à conquérir ou à reconstruire devient la ville ? Peut-on envisager simultanément une citoyenneté active et sensible, c'est-à-dire plus respectueuse des ambiances et paysages sensoriels et affectifs ?

Une civilité de proximité permet-elle l'urbanité des lieux ?

La civilité, soit le désir de vivre ensemble, est contrariée par l'obligation de rester chez soi. L'absence d'interaction est énoncée comme un manque réel pour les citoyens. Ainsi le rapport à la ville est altéré par le déficit de rencontre et l'émergence d'un sentiment ambivalent qui oscille entre la peur de l'autre, potentiellement porteur du virus, et malgré tout, un désir de l'autre. Les règles de civilité évoluent entre ce qui est considéré comme acceptable ou non selon son propre rapport à l'épidémie, générant de nouvelles « incivilités » sanitaires (non port du masque, regroupements...) et générant également de nouvelles relations de proximité. Comment se redéfinit la ville avec une vie sociale moindre dans son intensité ? Comment les règles de vie collective se recomposent-elles ?

Une nouvelle citoyenneté en germe ?

La citoyenneté, soit l'envie d'agir ensemble, à même de générer un sentiment de communauté (Weber, 1921) et par extension de commun⁵ est altérée, elle se fonde sur des règles de vie commune qui ont été bousculées par le

⁵ Commun, du latin communis, ce qui appartient à plusieurs personnes (Littré) désigne ce qui est partagé par une communauté, un groupe humain. Le commun se distingue dès lors du public en tant qu'espace du politique, des citoyens (Sennet). Il peut se décliner tant à l'échelle de quelques individus qu'à celle d'un vaste ensemble humain (au-delà d'une société politique). Ainsi, le regard sur le monde est pour Hannah Arendt ce qui est commun à un ensemble humain.

confinement. Comment les consignes ont été intégrées, incorporées, transformées en capacité d’agir ou bien en frein à l’action ? Comment transforment-elles la relation de chacun avec la règle ? Génèrent-elles un nouveau contrôle social selon le niveau d’acceptation de ces règles de vie des confinés ? Ou bien au contraire entraînent-elles une volonté d’implication plus manifeste ? Comment ces modes d’engagements citoyens questionnent-ils la fabrique urbaine ?

2. L’envers du décor urbain : le chez-soi

La sidération de l’annonce du confinement a entraîné une série de décisions prises dans l’urgence. Du choix du lieu (en France contrairement à l’Italie) au choix des co-confinés, les stratégies ont été multiples et déterminantes dans le vécu même de cette assignation à résidence.

Les fonctions urbaines s’invitent dans l’espace domestique

Il s’opère une reconfiguration du logement et des stratégies d’appropriation pour concilier de nouvelles fonctions (travailler, manger, éduquer, se divertir...) et de nouvelles temporalités qui se chevauchent (le temps de l’apprentissage, du travail, des jeux, du maintien en forme, de la vie en commun). Il s’agit de se donner les moyens de supporter de vivre dans un espace connu, fini, intégré et de tenir dans la durée. Espace global, surinvesti, le chez-soi prend alors des allures de “refuge”. Le confinement bouscule totalement les repères spatiaux et temporels. Et notamment l’extérieur s’introduit à l’intérieur. Cette recomposition des fonctions du logement va-t-elle durablement changer la perception de son espace de vie et va-t-elle modifier les stratégies résidentielles à court ou moyen terme ?

Alors que beaucoup sur-valorisent leurs conditions de logement et apprécient de se recentrer sur «l’essentiel», d’autres se sentent à l’étroit dans ce lieu de vie sous-contrainte. Peut-on se sentir chez soi lorsque le dehors est confisqué ? L’hypothèse qu’intérieur et extérieur sont nécessaires l’un à l’autre pour exister et agissent en miroir émerge. Cette relation consubstantielle se condense dans le logement avec le surinvestissement du moindre espace extérieur, du petit rebord de balcon à la cour intérieure d’un immeuble jusqu’à la terrasse. Cette extension du logement permet parfois une nouvelle sociabilité avec des voisins d’immeubles, des voisins de la cour, de la rue, au moment des applaudissements à “20h”. Elle a été le lien privilégié avec la nature, la nature que l’on cultive, la nature que l’on observe de chez soi.

Comment tout faire dans un même espace ? La question du travail occupe une place centrale. L’expérience du confinement a pu faire bouger les lignes du projet professionnel et fortement “angoisser” ceux qui ont vu leur activité chuter ou leurs projets contrariés. Du côté du télétravail, le bilan reste mitigé surtout en présence d’enfants (isolement, fatigue, lassitude des échanges vidéo moins stimulants...). Comment concilier vie privée et vie professionnelle ? Nous faisons l’hypothèse que le télétravail n’a pas été en la matière un levier d’égalité entre hommes et femmes. Pour certains, une expérience qui a suscité un souhait de réorganiser leurs modalités professionnelles en mixant télétravail et travail en poste.

Quelle place est donnée aux enfants dans un espace confiné ? Ont-ils été acteurs de la reconfiguration de cet espace ? L’expression des enfants a été absente ou insuffisante pour appréhender leur vécu et leur ressenti durant cette période. Il nous semblerait intéressant de recueillir leur parole dans le cadre d’un projet dédié.

Le logement : une gestion de l’huis-clos

Le logement devient le lieu privilégié de son rapport à soi, à l’être physique (état de forme, du sommeil, activités physiques, douleurs), à l’être psychique (moral en “yoyo”, possibilités ou impossibilités de se projeter, colère...), et

aux autres, entre bien-être et mal-être. Le vivre ensemble dans un espace confiné s'est ainsi frotté à cette situation inédite, recomposant l'interrelation des personnes en présence en révélant la capacité de chacun à être avec l'autre. Mais il semblerait que l'organisation à l'intérieur du logement ait été peu concertée entre l'ensemble des personnes confinées. Des stratégies inversées se manifestent : sortir du logement pour être seul et se recentrer sur soi. Comment vivre ensemble et comment s'isoler ?

De nombreuses personnes apprécient au début le « ralentissement » du temps, cette pause inattendue. Pourtant très vite le temps s'allonge et une forme de routine, à la fois mécanique et infinie s'installe. Nous verrons que le moral individuel et collectif dépend de plusieurs facteurs. Mais est-ce que ce que l'on désigne comme les "conditions de logement" sont déterminantes dans cet état de bien-être ?

Au vu de ces résultats, qu'est ce que ces hybridations entre le dedans et le dehors, l'intériorité et l'extériorité domestique et urbaine engage pour la fabrique de l'urbanité des villes ?

Bibliographie

- Arendt H. 1956. *Condition de l'homme moderne*, Paris, rééd. Calmann-Levy, coll. Agora.
- Hall, E.T., 1966, *La dimension cachée*, Paris Seuil.
- Gilbert P., 2016. *Classes, genre et styles de vie dans l'espace domestique*, Actes de la recherche en sciences sociales (N° 215), pages 4 à 15.
- Sennett R., 1979, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil.
- Weber Max, 1921, *La ville*, Paris, reed La Découverte, coll. « Politique et sociétés ».